Stéphane Hessel est né à Berlin en 1917. Normalien, résistant, déporté, il devient diplomate, en poste à New York, à Saigon, à Alger, à Genève. Proche collaborateur de Pierre Mendès France, de Pierre Abelin, de Michel Rocard, il a été membre de la Haute Autorité de la communication audiovisuelle (1982-1985) et du Haut Conseil à l'intégration (1990-1993) et a représenté la France à la Conférence mondiale de Vienne pour les droits de l'homme en 1993.

DU MÊME AUTEUR

Dix pas dans le nouveau siècle
Seuil, 2002

Ô ma mémoire
La poésie, ma nécessité
Seuil, 2006
et « Points Poésie », 2011

Indignez-vous !
Indigène Éditions, 2010

Citoyens sans frontières
Conversations avec Jean-Michel Helvig
Pluriel, 2011

Stéphane Hessel

DANSE AVEC LE SIÈCLE

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-0211-2247-3
(ISBN 978-2-02-096699-3, 1re publication)

© Éditions du Seuil, 1997
© Éditions Points, 2011, pour la préface

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

J'ai terminé cette « danse » il y a quatorze ans, bien persuadé que ma vie longue déjà de quatre-vingts ans s'achèverait avec le siècle. Voilà que j'atteins maintenant le terme d'une nouvelle étape aussi fertile en engagements que celles qui l'ont précédée. Il y aurait donc beaucoup à narrer encore sur ce qu'ont été pour moi les dix premières années du nouveau siècle.

Ainsi elles m'ont permis de mieux connaître les drames du Proche-Orient. Appelé là-bas par des Israéliens dissidents à prendre connaissance de la dégradation infligée aux valeurs humaines du judaïsme par des gouvernements massacreurs, j'ai fait cinq séjours entre 2002 et 2010 en Cisjordanie et à Gaza. J'en suis revenu convaincu qu'Israël ne sera le pays sûr et prospère qu'il mérite d'être que lorsqu'il aura fait naître à ses côtés un État palestinien qui partagera avec lui comme capitale de deux États une Jérusalem à vocation internationale.

Deux autres aventures ont marqué pour moi cette première décennie du XXIe siècle :

La naissance et les premiers pas du Collegium international, éthique, politique et scientifique, présidé conjointement par Michel Rocard et par le président slovène Milan Kucan, ambitieux défricheur des défis à venir ;

La publication d'une « trilingologie poétique » intitulée *Ô ma mémoire. La poésie, ma nécessité* aux Éditions du Seuil, où Laure Adler l'a accueillie, et qui a paru en allemand à Düsseldorf en 2009, dans une traduction de Michael Kogon, fils d'Eugen Kogon, à qui je dois d'avoir survécu à la pendaison au camp de Buchenwald.

Mais le couronnement de cette décennie au long de laquelle ma famille s'est enrichie de cinq arrière-petits-enfants nommés Jeanne, Louise, Solal, Basil et Timur, c'est le départ en fusée d'une petite brochure que les Éditions Indigène de Montpellier ont fait paraître en octobre dernier sous le titre accrocheur : *Indignez-vous !*

J'y faisais part, à un lectorat que j'imaginais restreint, de ma conviction que les valeurs de la Résistance risquaient d'être oubliées ou négligées à une période où triomphent l'économie capitaliste néolibérale, le mépris des populations défavorisées et la dégradation des ressources de notre planète.

Il se trouve que l'indignation un peu imprudemment appelée en renfort pour l'action à mener dont le Collegium voulait être le guide a rencontré un écho prodigieux.

Il est évident qu'en ces dix années le monde a subi des changements spectaculaires. La question que pose le dernier chapitre de *Danse avec le siècle*, « Nos sociétés connaîtront-elles une nouvelle aube ou un crépuscule définitif ? », semble aujourd'hui plus brûlante que jamais.

Je suis heureux de pouvoir encore, si brèves que soient les heures qui me restent, continuer à y réfléchir. Pour autant, le plaisir que j'ai eu à retracer, dans les pages que

vous allez lire, un long chemin parcouru avec ferveur, guidé par des parents généreux de leur culture, exposé à une série d'expériences enrichissantes dont aucune, même la plus cruelle, n'a mis en déroute ma joie de vivre, je suis heureux de le partager une fois de plus avec de nombreux lecteurs.

Stéphane Hessel

Introduction

Issu d'une famille d'écrivains, je n'ai jamais envisagé de prendre à mon tour la plume. J'ai toujours préféré l'action à l'écriture, l'avenir aux nostalgies et réminiscences.

Mais, à mon âge, on est témoin de son temps. Mon existence se termine avec le siècle. C'est probablement à cela que je dois les amicales pressions – dont celles, réitérées et impérieuses, de Régis Debray – qui m'ont fait entreprendre cet exercice périlleux qui consiste à parler d'un destin personnel lié aux événements de son époque, sans notes ni archives.

Me fondant sur ma seule mémoire, je m'accroche à quelques points de repère, à de simples coïncidences, pour dérouler un récit forcément subjectif et décanté par les années.

Cherchant les principaux points de rencontre entre le temps du monde et le temps de ma vie, j'en trouve d'irréfutables mais aussi de plus subtils. Ainsi 1917, l'année de ma naissance à Berlin, est aussi le crépuscule de l'empire de Guillaume II, où l'échec de la révolution prolétarienne imposera des bornes à celle que Lénine fait triompher à Petrograd à quelques jours de ma venue au monde.

En 1937, j'acquiers la nationalité française. L'*Anschluss* prélude à l'aventure atroce qui va faire des citoyens

de ma terre natale les bourreaux de ma terre d'adoption et couvrira de honte la civilisation dont ils se réclament.

L'année 1944, où j'échange mon nom contre ma vie, est celle où les Alliés rédigent la charte de l'ONU, la plus ambitieuse des organisations que l'humanité ait conçues. Pour justifier ma survie, c'est cette organisation que je servirai.

L'année 1985, où je prends officiellement ma retraite, est celle de la *perestroïka* et de la *glasnost*, signes avant-coureurs de l'effondrement de l'Union soviétique, qui aura duré moins longtemps que moi ; celle de l'entrée du monde dans une phase imprévisible, exposé, sans gouvernail, à toutes sortes de violences, mais libéré d'une menaçante confrontation, hantise de nos consciences pendant quarante ans.

Je pense à d'autres coïncidences fortuites : je découvre un message dans l'œuvre de mon père l'année où l'Allemagne recouvre son unité ; je rentre d'une mission au Burundi le mois où se déclenche un génocide au Rwanda voisin.

À chacun de ces carrefours, mon jugement sur moi-même et sur l'histoire avance un peu. Malgré beaucoup de candeurs contestées et d'illusions perdues, d'horreurs observées et de bilans aigres, ma certitude demeure : tout ce qui mérite d'être souhaité devient réel. Dans la faveur que le destin me prodigue entre pour une bonne part ce privilège de porter sur le monde et sur son mouvement à travers le temps un regard confiant. Et plus la période qu'il embrasse est longue, plus il conforte cet optimisme.

I

Première transhumance : de Berlin à Paris

J'ai longtemps conservé un cahier où j'avais peint les épisodes de ma vie, depuis ma naissance jusqu'à mon arrivée en France, à l'âge de sept ans. Chaque aquarelle avait sa légende. Je me souviens de la première : elle représentait un lit où étaient couchées une figure féminine et une autre plus petite. Au pied du lit, deux paires de pantoufles, l'une deux fois plus grande que l'autre. En face, un homme en blouse blanche, attablé devant une assiette maculée d'une tache rouge. La légende disait : « Après ma naissance, le docteur mange une tranche de jambon. » J'avais restitué le récit de ma mère, amusée par ce geste incongru de son accoucheur dans le Berlin d'octobre 1917, où l'on manquait de tout.

Mes parents habitaient un vaste appartement dans un bel immeuble fin de siècle, doté d'un escalier large et incurvé dont je foulais avec délices le tapis rouge. La maison faisait le coin des rues Friedrich-Wilhelm et Vonder-Heydt, à cent mètres du Tiergarten, le grand parc de la capitale où mon frère et moi allions jouer au cerceau. Ce quartier des ambassades, dont je garde un souvenir si précis que je pourrais, aujourd'hui encore, en dessiner le plan, a été entièrement rasé par les bombes. De ma maison natale il ne reste rien.

Dans ma mémoire, il y a une image que je situe peu après la fin de la guerre. Je dois avoir un peu plus de deux ans. Je danse, à Noël, dans le grand salon, libéré pour la fête. J'ai aux chevilles et aux poignets des anneaux de raphia bleus et rouges. Mon frère me regarde. Les parents applaudissent. Je tourne et tourne et tourne.

Qui sont ces parents ?

La famille de mon père avait acquis sa fortune, substantielle, dans le commerce des grains. Elle avait quitté la Pologne, où elle faisait partie de la communauté juive, pour s'installer dans ce qui était alors le grand port allemand de Poméranie : Stettin, redevenu en 1945 le Szczecin polonais. Son troisième fils, Franz, y vit le jour en 1880. Au tournant du siècle, Heinrich Hessel et sa femme Fanny rompirent avec la tradition juive, s'établirent à Berlin et firent baptiser leurs enfants dans la religion luthérienne.

Deux d'entre eux, le fils aîné, Alfred, et le benjamin, Hanns, correspondent à l'image que l'on se fait de la bourgeoisie juive assimilée, qui occupe, dans le premier tiers du XX^e^ siècle, une gamme étendue de positions sociales de premier plan, dans la banque, l'Université, le théâtre, la presse, l'intelligentsia en général, ce qui en fait la cible d'abord de la droite nationaliste, puis des nazis.

Les deux autres enfants ne semblent pas sortis du même moule : une fille, Anna, sans doute très belle, très douce, et que la tuberculose emportera à l'âge de vingt-cinq ans, et un fils, Franz, mon père, son cadet de quinze ans, que cette mort bouleversera. Il y puisera peut-être cette mélancolie et ce détachement de la vie matérielle qui siéent aux poètes. Les affaires sont pour Paul Briske, son beau-frère, qui fera péricliter la fortune familiale, la banque pour Hanns et l'Université pour Alfred, qui

mourra à Göttingen, pleuré par ses étudiants, en 1939. Franz, quant à lui, se voue dès son plus jeune âge aux lettres, aux langues et à l'étude de l'Antiquité grecque.

Ma mère, Helen Grund, vint au monde à Berlin en 1886. Elle était la fille cadette d'un banquier mélomane dont la famille, de confession protestante et d'origine silésienne, avait donné à la Prusse de brillants architectes et de grands administrateurs. J'ai appris récemment que mon arrière-grand-père avait été fait commandeur de la Légion d'honneur pour avoir, dans les années 1850, contribué à l'aménagement du bassin fluvial de la Sarre, en coopération avec les autorités impériales françaises. Ma grand-mère était née à Zurich, dans une famille allemande émigrée en Suisse après la révolution de 1848. Elle avait une belle-sœur française et une belle-sœur anglaise. Les récits de ma mère sur son enfance, sur ses quatre frères et sœurs qui cajolaient la cadette, laissaient deviner un monde d'intense jubilation, de folles imprudences, d'angoisses maternelles et de laxisme paternel qui devaient conduire ma grand-mère en maison de santé, où elle mourut avant ma naissance.

Franz est d'abord attiré par la bohème artiste de Schwabing, le Montparnasse de Munich, où, pendant trois ans, il vit aux pieds de la comtesse Franziska zu Reventlow, entre le poète Stefan George et son disciple Karl Wolfskehl, dans un cénacle orgueilleux qui l'impressionne fort, même s'il s'en moque dans des écrits satiriques. De retour à Berlin, il fonde une revue littéraire : *Vers und Prosa*[1]. Puis, en 1906, il vient à Paris, où il

1. Il publie des nouvelles dans les gazettes berlinoises, celle de Stefan Grossmann, *Das Tagebuch*, fréquente Brecht, Ringelnatz, Tucholsky, Hofmannsthal, Rilke.

se lie avec Henri-Pierre Roché, Guillaume Apollinaire et Marie Laurencin.

Helen veut être peintre, et son professeur, Mosson, qui est aussi son premier partenaire amoureux, l'engage à se former à la Grande Chaumière, à Paris, auprès de Maurice Denis.

C'est à Montparnasse, en 1912, au café du Dôme, que Franz et Helen se rencontrent, aussi allemands, aussi cosmopolites l'un que l'autre.

Ce Paris des années d'avant-guerre est le creuset culturel et moral d'où nous sommes sortis, mon frère et moi, un lieu de rêves et de révoltes. C'est là que nos parents ont décidé de se marier, non pour se forger des chaînes, mais au contraire pour accroître leur liberté, hautement revendiquée. Liberté par rapport à leurs familles : les frères d'Helen trouvaient qu'il y avait trop de juifs parmi les invités de la noce ; ceux de Franz, plus tolérants, se demandaient s'il n'avait pas été épousé pour sa fortune. Qui d'entre eux pouvait comprendre le lien si particulier qui les unissait et les délivrait en même temps l'un de l'autre ?

C'est à Berlin que le mariage a lieu, un an avant la déclaration de guerre. Helen est enceinte. Elle décide d'accoucher à Genève. Son premier enfant, Ulrich, naît le 27 juillet 1914, dans des conditions périlleuses, tandis que Franz la quitte pour rejoindre son régiment. Le bébé, blessé au crâne, est sauvé par l'acharnement de sa mère. Il en gardera une infirmité qui fera de lui à la fois mon grand et mon petit frère. Trois ans plus tard, à Berlin, alors qu'on se massacre à Verdun, je suis le fruit d'une permission accordée à Franz par le service de la censure, où il s'est fait affecter. L'absurdité qu'est pour lui cette guerre s'exprime dans son meilleur livre, qui prend la forme d'un échange de lettres avec son ami

français Henri-Pierre Roché, *Pariser Romanze*. Il y met en scène sa rencontre à Paris avec Helen, dont il se fait le protecteur amoureux, ambigu, et la décrit telle qu'il aurait désiré l'aimer.

Au long de cette phase belliqueuse des relations franco-allemandes, les bébés que nous sommes, mon frère et moi, ne bénéficient guère de la présence paternelle. Helen et sa sœur Bobann constituent notre univers physique et mental, fait de rires et de caresses, de jeux et de déguisements : deux Berlinoises endiablées.

Helen avait pour moi les traits d'Aphrodite, avec ses yeux bleus et ses longs cheveux blonds, sa tendresse fougueuse et son besoin de séduire. Elle a joué toute sa relation avec moi sur l'admiration : me mettre en valeur sans guère me critiquer ou me gronder. Les effets d'une telle éducation auraient pu être désastreux. Mais elle a voulu également m'inculquer la modestie, qualité pour elle fondamentale. Elle l'a caractérisée dans l'un de ses aphorismes préférés : « *Bescheidenheit ziert nur den Erfolgreichen.* » Difficile à traduire en français. Je dirais : « Pour que la modestie soit seyante, il faut qu'elle accompagne le succès. » Bien plus tard, j'ai retrouvé dans son journal la marque de ce paradoxe : elle était furieuse quand on échappait à sa séduction, mais elle exerçait sur elle-même une critique impitoyable.

Notre père ? Helen n'en répercutait sur nous qu'une image assez pâle, celle d'un esprit subtil dans un corps ingrat. Franz était presque chauve, de petite taille, assez corpulent. Son visage et ses gestes étaient doux, il faisait à nos yeux figure de sage, un peu absent, vivant à part, ne s'occupant guère de nous. Peu loquace, il était soucieux de son expression verbale et tirait un plaisir ludique de l'agencement des mots. Je revois le bureau, tout au bout du couloir, où il travaillait et où régnait en

permanence une forte odeur de tabac. Il en sortait pour nous lire des passages de sa traduction de *L'Odyssée*. Celui où Ulysse crève l'œil de Polyphème fit vomir de saisissement le petit garçon que j'étais. Bien plus que les contes de Grimm et les livres de Wilhelm Busch que nous lisions, couchés sur le tapis dans le salon de ma grand-mère Fanny, c'est la mythologie grecque, les épopées homériques qui ont été mes premières nourritures intellectuelles. Franz m'a inculqué le goût du polythéisme, qui ne réduit pas le divin à l'entité unique et un peu angoissante du Père éternel, mais nous livre à l'arbitraire émouvant d'Athéna, d'Aphrodite, d'Apollon et d'Hermès. Quarante ans après sa mort, il est devenu pour moi une figure initiatique. Son œuvre, que je connaissais mal et dont je n'attendais que du divertissement, a refait surface, apportant un éclairage prophétique et mélancolique sur le premier quart du siècle, en assonance avec Bertolt Brecht et Walter Benjamin.

Récemment, j'ai reçu d'un éditeur allemand, qui l'avait retrouvé dans un recueil d'archives littéraires, un texte de cinq pages où mon père, s'adressant à ses deux fils, nous recommande la lecture d'un petit nombre d'extraits de ses écrits dont il estime que nous pourrions tirer profit. Le mélange de modestie, de tendresse et de sens de ses responsabilités qui s'en dégage me fit une profonde impression. Comme si un signal m'atteignait de très loin, me rappelant moins un héritage qu'une dette que je n'avais pas honorée. Dans le couple assez inhabituel que constituaient mes parents, j'avais subi si vivement l'impact de la personnalité d'Helen que j'avais refoulé celle de Franz.

Helen avait un besoin d'indépendance qui s'accommodait mal d'une vie de rentière. D'ailleurs la fortune

des Hessel n'avait pas survécu à l'inflation galopante de l'après-guerre à Berlin. La peinture a été sa passion et elle a toujours été entourée de peintres. Mais elle-même ne peignait plus, jugeant cet exercice trop salissant. Elle a toujours continué à dessiner, à la plume, faisant des portraits talentueux de ses proches. Mais, pendant la guerre, elle décida de gagner sa vie en s'engageant comme ouvrière agricole chez un propriétaire terrien. Plus tard, elle voulut être danseuse ou peut-être actrice. Mais c'est finalement l'écriture qui a eu le dernier mot.

Elle avait trente-quatre ans et moi trois lorsque nous nous sommes tous trouvés pris dans une situation triangulaire somme toute assez banale mais que sa transposition romanesque, puis cinématographique allait hisser au rang de mythe.

L'auteur du roman *Jules et Jim*, Henri-Pierre Roché, avait été avant la guerre le très proche ami de Franz. Il partageait avec Marcel Duchamp, auquel il était très lié et dont il a brossé un portrait très affectueux, une conception qui se voulait radicalement neuve des relations entre hommes et femmes, sans concessions, libre. Franz et Henri-Pierre s'intéressaient aux mêmes femmes et partageaient leurs découvertes et leurs plaisirs. La guerre les avait séparés, la paix les ramena tout naturellement l'un vers l'autre.

Comment le Français, élégant et séducteur, ne serait-il pas devenu l'amant de l'épouse de son vieil ami ? Mais le triangle s'avéra plus tragique que frivole, révélant les aspérités de ceux qui s'y trouvaient pris. Mon père comprit que ce qui arrivait à sa femme et à son ami était une découverte grave et belle qui pourrait les transformer tous les deux. Il voulut non seulement ne pas être un obstacle, mais encore être le médiateur littéraire de

cette passion. Il les encouragea à la décrire minutieusement chacun dans un journal intime dont surgirait un livre écrit à deux, voire à trois.

Nous assistions, mon frère, alors âgé de sept ans, et moi, qui en avais quatre, à cette étrange aventure qui aurait pu nous priver de notre mère si son dessein de refaire sa vie et un enfant avec Roché s'était réalisé. Il ne reste presque rien, dans ma mémoire, des scènes que Truffaut a fait tomber dans le domaine public, et je suis agacé lorsqu'un nouvel interlocuteur, qui a vu le film, me dit : « Ah, c'est vous la petite fille de *Jules et Jim* ! » J'étais un petit gambadeur qui trouvait que ce grand Français, mince, élancé, sympathique, aux gestes sûrs, était un parfait compagnon de jeu dans les prairies de Bavière et au bord de l'étang où il nous apprenait à faire des ricochets. Je laissais à mon frère Ulrich le soin de protéger Franz, comme il l'a fait toute sa vie. Dès ce très jeune âge, il me semble que nous avions divisé le monde en deux parts : celle de mon frère et la mienne. Sa part comportait Franz, la rigueur, l'équité et la musique ; la mienne, Helen, l'irrespect, l'ingéniosité et la poésie. Partage arbitraire, contestable, mais dont, aujourd'hui encore, j'ai peine à nous défendre.

Au cœur de cette agitation, une personne sauvegardait l'équilibre : Emmy Toepffer. Cette puéricultrice, issue d'une famille protestante du Mecklembourg, souffrait d'une déformation de la hanche qui rendait sa démarche curieusement dansante. Emmy avait été recrutée par ma tante, qui avait un home d'enfants à vingt kilomètres à l'est de Berlin, où mon frère et moi jouions avec nos cousins. Emmy avait reçu une excellente formation d'éducatrice, connaissait jeux, poésies et chansons ; son approche des jeunes êtres était d'une tendresse et d'une délicatesse exceptionnelles. Ma mère obtint de

sa sœur aînée qu'elle la laisse prendre Emmy à son service, pour s'occuper de ses propres enfants.

Nous avions donc une gouvernante – figure emblématique et si souvent ambiguë de la bourgeoisie du siècle dernier. Je n'en ai connu que les côtés harmonieux : une présence protectrice qui n'est pas celle d'une parente tout en étant de la famille, un être de sexe féminin sans être vraiment sexué, le reflet terrestre le plus proche d'un ange gardien. Il y en a eu un deuxième exemple dans ma vie, vingt ans plus tard, Valya Spirga de Riga, gouvernante de Vitia, ma première femme, puis de nos trois enfants. En 1920, Emmy Toepffer de Ratzeburg devint le centre de gravité de notre enfance et je lui dois ma première remise en question.

J'étais, pendant les premières années de ma vie, un enfant turbulent, volontiers rageur, batailleur et ébouriffé. Je refusais mon prénom, Stefan, prétendant avec tant d'insolente assurance m'appeler « Kadi » que ce choix, qui ne s'explique par rien d'autre qu'une farouche affirmation d'identité, s'impose aujourd'hui encore à mon frère et à mes cousins. À en croire les récits maternels, lorsqu'on pénétrait dans ma chambre, qui était mon domaine privé, je trépignais et braillais. Emmy me fit comprendre, qui sait grâce à quels sortilèges, que la colère est contre-productive. Je pris donc, vers l'âge de six ans, la décision de n'y plus recourir, et je m'y suis tenu jusqu'à ce jour.

J'ai abandonné la colère au profit de la passion de plaire, également capable de remuer l'âme. Plaire en tout premier lieu à ma mère, donc flatter les ambitions qu'elle avait pour son fils cadet. Il fallait savoir lire, calculer, réciter des poèmes, inventer des bons mots, résoudre des énigmes plus tôt et plus vite que les autres.

Ambitions, comme on voit, tout intellectuelles. La force ou l'adresse n'y avaient pas place.

Et puis la relation entre Emmy et Helen m'a aussi appris l'art d'admirer, ingrédient précieux de celui de plaire : admirer Helen comme Emmy l'admirait ; admirer ce qu'Helen admirait avec toute sa générosité – le beau, l'inattendu, l'offert.

C'est investi de cette nouvelle personnalité que j'arrivai à Paris à l'âge de sept ans.

Pourquoi mes parents avaient-ils décidé de s'établir en France ? Je ne me suis jamais vraiment posé la question. Aujourd'hui encore, mon analyse ne peut être qu'une reconstruction artificielle : les décisions fondamentales de la vie sont souvent les plus difficiles à justifier. Mon père adorait Paris et, ayant perdu sa fortune, gagnait sa vie comme traducteur. Ma mère aimait Henri-Pierre Roché et souhaitait vivre auprès de lui. Était-ce une raison pour dépayser leurs enfants en pleine scolarité ? En 1925, les Allemands n'étaient pas populaires en France ; nous étions inéluctablement des « Boches ». Emmy, qui vivait avec nous, parlait un français approximatif.

En évoquant cette transplantation de Berlin à Paris, j'en perçois aujourd'hui pour la première fois l'incongruité. Dans mon souvenir, c'était la chose la plus naturelle du monde. Et, surtout, la plus enthousiasmante. Tout m'enchantait, depuis le long voyage en train, le défilé diurne et nocturne des gares, dont je déchiffrais le nom, penché à la fenêtre au mépris des escarbilles, jusqu'à l'arrivée sous la voûte immense de la gare du Nord. Premier contact avec le métro, puis avec le lion de Belfort, premières nuits à l'hôtel du Midi, sur l'avenue du parc Montsouris. C'était en été, au début des

vacances. À l'automne, j'avais déjà pris goût à cette nouvelle vie, à cette nouvelle ville.

Nous avions quitté une capitale culturelle que la défaite avait rendue perverse, où nos parents partageaient les tourments d'une intelligentsia amère, révoltée, parfois cynique, ailée par le lyrisme pur de Rilke et minée à la fois par les sombres prophéties de l'expressionnisme. Nous rejoignions le Paris de 1925, fier d'être redevenu le pôle d'une ambition artistique nouvelle en rupture radicale avec le passé, prêt à explorer, selon la formule d'Apollinaire, « la bonté, contrée immense où tout se tait ».

À sept ans, on perçoit facilement les effluves d'un nouveau cadre, son non-conformisme et sa morgue. À mon propre goût puéril du jeu et du risque répond la mise en question des formes, des mœurs, des traditions qui caractérise le milieu où vivent mes parents, celui auquel Roché leur donne accès. Plus la fracture est vive, plus elle mérite l'attention. Dada m'est naturel. Marcel Duchamp désigne avec la plus grande simplicité les renversements nécessaires, les cul-par-dessus-tête qui réjouissent les enfants. Je suis tout prêt à croire que plus c'est ludique, plus c'est profond. Le message du *ready-made*, c'est que l'acte par lequel l'objet le plus quelconque est posé comme œuvre est un acte de foi dans l'imaginaire inlassablement disponible.

J'entrai de plain-pied dans cette fête rituelle dont Apollinaire avait été le prophète : cette danse des mots, des sons et des couleurs où le calembour détrônait la rhétorique ; cette revendication de liberté ardente, décomposant le réel en cubes et le recomposant en fantasmes, nourrie des découvertes révolutionnaires de Freud et des ascèses vertigineuses de Nietzsche, qui devait s'épanouir dans le surréalisme.

Lorsque nous allons, mon frère et moi, dans l'atelier d'Alexander Calder, qui fait marcher, pour une bande d'enfants et d'adultes, son cirque composé de figures mobiles en fil de fer, lorsque nous nous esclaffons à voir le cheval déposer un peu de crottin que le groom ramasse à la pelle, nous savons que ce n'est pas seulement un amusement. Cette grosse tête ronde et rose penchée sur des mécaniques subtiles est celle, pour nous, du héraut d'une liberté à proclamer, qui vaut pour Paris comme pour Berlin, pour l'ancien et pour le nouveau monde.

Une certitude ne m'a jamais quitté : la vie n'a tout son sens que si elle ouvre les chemins qui mènent à ce surcroît de liberté créatrice, que si elle vise, par-delà le réel, l'accès à ce qui le surdétermine. Cette certitude, c'est dans mon enfance berolino-parisienne des années vingt que je l'ai puisée.

II

Un adolescent allemand en France

Berlinois devenu Parisien, je suis partagé entre mon cocon familial, polyglotte et artiste, et le nouvel environnement scolaire et urbain auquel, de toutes mes forces, je veux m'intégrer. Je vois Paris d'abord depuis Fontenay-aux-Roses, banlieue au nom poétique, que deux tramways relient à la capitale, avec leurs freins à sable que, debout sur la plate-forme arrière, je brûle d'actionner.

C'est là que pendant un an mon frère et moi allons à l'école communale. Accueil fraternel des élèves, attentif des instituteurs. Le mien s'appelle Pépin et me prend en affection. Je décroche coup sur coup le prix d'honneur et le prix de bonne camaraderie : *Ivanhoé* de Walter Scott dans une superbe édition à couverture rouge et lettres d'or. Mon frère l'aurait mérité plus que moi.

Vite plus à l'aise dans le maniement de la langue populaire que nos parents, nous nous instituons leurs mentors dans ce pays que nous avons fait nôtre. Plus tard, lorsque je m'occuperai des problèmes de l'immigration, je constaterai le même phénomène : ce seront les enfants scolarisés qui, dans les milieux maghrébins notamment, seront les meilleurs acteurs de l'intégration de leurs parents.

À la maison nous parlions français, rarement quelques mots d'allemand. Franz maîtrisait parfaitement le français écrit mais il a toujours gardé une pointe d'accent. Emmy faisait parfois des fautes, que nous prenions plaisir à corriger. Les enfants sont impitoyables : lorsque notre grand-mère venait en visite, nous nous moquions de sa prononciation. J'ai donc vite pris mes distances avec la langue allemande. J'étais plus attiré par l'anglais, qu'Helen affectionnait. Très tôt, j'ai été à peu près trilingue. Si j'ai gardé une prédilection pour la poésie allemande, dont les rythmes m'émeuvent sans doute parce que ce sont ceux d'une langue maternelle, il me serait aujourd'hui difficile d'écrire un bon texte en allemand. En revanche, Helen a continué à pratiquer l'allemand jusqu'à la fin de sa vie, dont elle a partagé les dernières années avec Anne-Marie Uhde[1]. Elle a fait plusieurs traductions de français ou d'anglais en allemand. À soixante-quinze ans, elle a traduit *Lolita*, de Nabokov, performance dont elle était assez fière.

Le 20 octobre 1925, jour de mon huitième anniversaire, je fais l'expérience d'une première mort et d'une première résurrection. À la station Val-de-Grâce, je saute d'un tramway sur le boulevard Saint-Michel et suis happé par une grosse voiture. Je roule sur la chaussée entre ses quatre roues. Mon hurlement couvre le cri de ma mère : j'ai la conviction fulgurante que c'est ma fin. Mais je réapparais de l'autre côté du véhicule, simplement égratigné au front par le pot d'échappement. Je me relève indemne et c'est la jubilation du champion triomphant. Le mot clé est « indemne ». J'ai procuré à Helen une émotion intense et lui ai prouvé ma chance. Mon

1. Sœur du collectionneur mécène Wilhelm Uhde, qui fit connaître, notamment, Séraphine et le Douanier Rousseau.

Geburtstag[1] m'offre une re-naissance : clin d'œil du destin, complicité nouée dès l'enfance et qui ne se démentira pas. Enfin, j'ai passé un contrat avec le pavé de Paris. Je peux oublier le pavé de Berlin.

L'année suivante, mon frère et moi entrons à l'École Alsacienne. Ulrich en quatrième, moi en sixième, très en avance pour mon âge. Mes maîtres en tiennent compte, soutiennent ma soif d'apprendre, mon désir d'entrer dans cette relation spécifique avec le monde qui caractérise la culture française, son assurance intellectuelle, sa tolérance. Je n'ai souvenir d'aucune attitude de rejet. Peut-être ai-je gommé les manifestations de xénophobie. Ulrich, lui, garde certaines réminiscences précises. Mon aîné de trois ans, il se considérait un peu comme exilé (plus tard, il dira : « J'en ai assez de cette France, je veux rentrer en Allemagne »), et il se souvient d'avoir entendu autour de lui des insultes xénophobes. À l'époque, le mot « Boche » est proféré régulièrement, à l'école, dans la rue, et j'ai bien dû l'entendre à mon propos, mais je n'en ai gardé aucune blessure particulière.

Sept ans durant l'École Alsacienne m'a servi de cadre intellectuel, moral, sportif et ludique. Je lui dois une bonne part de ce que je suis devenu. Au centre du VI^e^ arrondissement, cœur de Paris, cœur du monde, avec ses origines patriotiques et protestantes, elle ne pouvait qu'être élitiste, ambitieuse, arrogante, fière d'une pédagogie lourde de vertus. J'ai eu bien des occasions d'en faire la critique, même lorsque, soixante ans plus tard, j'ai siégé dans son conseil d'administration. Elle constituait pourtant un cadre particulièrement propice à mon intégration.

1. Anniversaire du jour de naissance.

Je me souviens des nombreux élèves étrangers qui fréquentaient l'école, de notre émulation face aux filles, peu nombreuses et généralement en tête de classe, d'une belle Américaine qu'en sixième je ne quittais pas des yeux. Toute une année, j'ai inventé pour mes camarades français un royaume imaginaire dont ils étaient les princes et moi le plus jeune et le plus humble sujet. Ces affabulations devaient rester secrètes. S'y mêlaient le besoin de jouer un jeu caché et la crainte d'être démasqué : je n'étais pas celui que les autres croyaient, j'étais un étranger infiltré dans un milieu où il devait passer inaperçu. Ces enfantillages se dissipèrent à partir de la quatrième, mais il m'en reste quelque chose qui reparaît souvent dans mes rêves. Un certain goût du mensonge, qui protège les autres autant que moi-même. Je ne m'en suis débarrassé – définitivement ? – que le jour de mon deuxième mariage, à l'âge de soixante-dix ans. Il était temps.

À l'École Alsacienne, nous étions les « internationaux » plutôt que les « étrangers » : ceux qui mêlaient à cette substance française qui nous était commune les couleurs et les tons d'autres parages.

Il y avait deux Russes – un prince, Jean Wiazemski, et Georges Kagan, un parent d'Ilya Ehrenbourg –, deux Polonais – Alexandre Minkowski et Gordowski –, un Arménien – Alec Prochian – et Hetherwick – un Anglais très roux. Avec chacun individuellement, mais aussi avec ce sextuor, j'avais noué des relations de protection mutuelle dont certaines se sont prolongées tout au long de notre vie.

Georges Kagan était un garçon mince aux traits fragiles, doté d'une mémoire prodigieuse, dont nous pensions, lui et moi, qu'elle lui venait d'une typhoïde contractée à l'âge de huit ans et qui l'avait rendu amné-

sique à tout ce qui la précédait. Il avait donc un cerveau vierge, où s'imprimaient les données de l'histoire, de la géographie et de la littérature. La maladie lui avait laissé aussi une sorte de tremblement de l'être qui me le rendait proche. Le contact quotidien de mon frère, sujet à de fréquentes crises d'épilepsie, m'avait habitué à reconnaître le pouvoir magnétique des traumatismes surmontés. Avec Kagan, les jeux de mémoire, où il me surpassait sans peine, étaient des exercices dont les effets me sont restés : la capacité de retenir tout ce qui semble ne servir à rien, comme le nom des pays et de leurs capitales, des fleuves et de leurs affluents, des dates de naissance et de mort des poètes, ou l'emplacement des sorties sur les quais des stations de métro. Kagan était né en Russie, comme tant de personnes qui ont marqué ma vie. La sienne, lourde à porter, faute pour lui d'avoir trouvé à s'insérer dans une société qui ne le comprenait pas, fut celle d'un apatride nomade auquel j'ai maladroitement tenté de manifester une solidarité trop intermittente. L'annonce de sa mort a-t-elle été pour moi une délivrance ou en ai-je conçu des remords ?… Sa destinée était aux antipodes de la mienne, exemple de l'échec d'une intégration.

Jean Wiazemski occupe une place toute différente au cœur d'un trio dont le troisième personnage, Joseph Berkowitz, est resté jusqu'à la guerre un ami très proche. Wiazemski, futur gendre de François Mauriac et dont la fille, Anne, est romancière et actrice, jette un pont entre ma deuxième femme et moi. Il l'a connue dans les années cinquante, moi, je naviguais avec lui sur l'Ebre dans les années trente. Grand et beau, prince authentique, très candide dans son aspiration à une vie hautaine, il faisait pendant à Joseph Berkowitz, habile à manier notre canoë, pôle réaliste, sceptique et jouisseur, qui donnait sa

cohérence à un groupe d'adolescents. J'étais le plus jeune et j'observais mes amis comme des Don Juan dont il me fallait percer les techniques. Mais ma première tentative, auprès de Blanche, qui habitait Gentilly et que j'allais chercher chaque matin à la gare de Sceaux, tourna court : ma déclaration d'amour, maladroitement glissée vers son banc, finit entre les mains de mes camarades. Leurs moqueries stoppèrent net mes entreprises de séduction.

L'amitié durable qui s'est nouée entre Alexandre Minkowski et moi est d'une autre nature. Pour nous, il était d'abord le fils d'un psychiatre illustre dont nous savions, sans avoir lu ses œuvres, qu'il avait apporté de Pologne des vues originales sur le fonctionnement de l'esprit humain. Il n'était pas dans ma classe, mais dans celle de mon frère. Ce sont les camps d'éclaireurs, en forêt de Rambouillet ou sous les pins des Landes, qui nous ont rapprochés. Tout le long de notre vie, nous nous sommes retrouvés autour de quelques grands thèmes ou causes : l'action humanitaire, le combat de la gauche, la solidarité avec le Sud. À chaque occasion, « Minko » commence par évoquer l'École Alsacienne. Pour lui, c'est là que se sont forgés notre sens de la vraie camaraderie, de la tolérance et de l'éthique démocratique, notre attachement aux plus hautes valeurs humaines. C'est là que sa vie et son œuvre ont puisé leur vigueur, dans cette éducation dont notre école se voulait la championne. Aussi défend-il les causes qui nous sont communes avec plus de fougue et de lyrisme que moi. J'ai parfois essayé de lui conseiller la modération, mais en vain : il a été mon chef de patrouille aux éclaireurs et je lui dois le respect !

Si l'Anglais Hetherwick, à la chevelure de feu, reste dans mon souvenir l'incontournable premier de la classe

de quatrième, si Gordowski, le Polonais rieur, figure plutôt parmi les cancres, l'Arménien Alec Prochian resurgit brusquement trente ans plus tard, docteur et bibliophile, dans un appartement au-dessus de l'Opéra.

L'aventure singulière que vivaient nos parents n'avait d'insolite que l'absence de dissimulation. Si elle choquait Ulrich, qui n'aimait pas voir Roché se présenter comme un substitut de notre père, elle me semblait, à moi, simple et légitime. C'est d'ailleurs l'image que nous en présentait Emmy : Franz est un sage, Helen une force de la nature, libre et indomptable, Roché un Français raffiné qui la rend heureuse. Et puis j'avais la conviction que de Franz, Pierre et moi, le plus aimé d'Helen, c'était moi.

Comment Emmy conciliait-elle cette situation avec son éducation luthérienne ? Où puisait-elle cette bonté, cette générosité dont nous avons été, Ulrich et moi, les bénéficiaires ? J'avais quatorze ans quand nos chemins se sont séparés. Ulrich avait choisi de poursuivre ses études en Allemagne, puis de rejoindre Franz à Berlin et d'y faire son apprentissage chez l'éditeur Rowohlt. Emmy les rejoignit. J'ai pu lui rendre compte, dix ans après la fin de la guerre, de la façon dont je m'étais acquitté de la tâche implicite qu'elle m'avait confiée : faire partager aux autres ma confiance inébranlable dans la vie. Je suis allé la voir à Hambourg, où elle s'est occupée jusqu'à sa mort d'enfants traumatisés par le conflit. Il me semblait que personne ne pouvait avoir une image plus juste de moi. Tout ce qu'elle ne savait pas de moi ne pouvait être que l'éphémère. J'ai beaucoup pleuré à son enterrement.

En 1929, quittant Fontenay-aux-Roses, la famille s'était installée rue Ernest-Cresson, dans le XIV^{e} arrondissement,

à deux pas de la villa Adrienne, où Helen est morte en 1984, après y avoir passé les quarante dernières années de sa vie. Dans notre appartement très Bauhaus, aux meubles géométriques, aux murs peints de couleurs vives et contrastées, auxquels étaient accrochés quelques tableaux cubistes, nous recevions la visite des amis de Roché, avec lesquels Helen s'était vite liée. Il y avait Marcel Duchamp et sa compagne, Mary Reynolds, Man Ray, qui a fait d'Helen un beau nu sur une plage, Le Corbusier et Philippe Soupault, Jules Pascin et Alexander Calder, Constantin Brancusi et Max Ernst, André Breton et Pablo Picasso. Je trouvais un charme particulier à Man Ray, avec sa tête de petit chat et son goût des surprises. Impossible de s'ennuyer avec lui. Il aimait jouer. Moi aussi.

Franz, qui entame alors avec Walter Benjamin la traduction d'*À la recherche du temps perdu*, va regagner Berlin. Il laisse Helen à Paris avec ses fils. Peut-être est-ce à cette époque que se situe le divorce de mes parents. Je n'en ai pas gardé le souvenir. Helen gagne sa vie comme correspondante de mode de la *Frankfurter Zeitung*. Ce journal édite un supplément hebdomadaire, *Für die Frau*, dont elle assure depuis Paris l'essentiel du contenu. Travail harassant, bien rémunéré, qui lui vaut notre admiration. Elle nous emmène parfois voir les collections des grands couturiers de ce temps. Poiret et Paquin ont disparu, Patou et Jeanne Lanvin, Chanel et Schiaparelli sont à leur apogée. Rodier et Bianchini-Férier produisent les plus belles étoffes. Nous nous doutons qu'Helen préférerait faire œuvre plus littéraire. Mais nous constatons aussi que de ce qui était d'abord un gagne-pain elle a réussi à faire un art. Elle prend son métier au sérieux, prononce à Munich une conférence sur l'« essence de la mode », réflexion poétique

et philosophique. Quand nous rentrons de l'école, nous la trouvons derrière sa petite machine à écrire Underwood, terminant l'article de la semaine, toujours au dernier moment et sous pression.

Roché habitait avec nous, mais il avait conservé son appartement au 99 du boulevard Arago, à deux pas de la rue Ernest-Cresson. Il me l'avait ouvert et donné accès à sa bibliothèque de collectionneur et d'écrivain. J'y découvris Jean Cocteau et André Gide, les temples de l'Inde et les cubistes. J'y trouvai aussi un jour un beau gros stylo Parker et ne résistai pas au désir de me l'approprier. Il s'en aperçut et m'en réclama la restitution. De la lettre que je lui adressai pour m'expliquer il a gardé l'original annoté. Je l'ai récupéré grâce au conservateur de l'université d'Austin, au Texas, qui collectionne tous les documents relatifs à Henri-Pierre Roché, et je ne résiste pas à l'amusement de la reproduire :

Cher Pierre,

Maman m'a raconté hier soir que tu avais trouvé d'étranges ressemblances entre mon stylo et un stylo qui, justement, te manquait. Tu comprends sans doute que cette coïncidence est rudement embêtante pour moi aussi bien que pour toi. Je ne chercherai pas à te convaincre que ce stylo n'est pas à toi, non plus que tu ne pourrais me prouver que je te l'ai pris. C'est inutile. J'espère que tu comprendras tout le pénible de ma situation. Le pire, c'est que je ne peux même pas te fournir des détails sur la provenance de ce stylo, vu que je l'ai acheté à un camarade d'école, à un moment où j'avais absolument besoin d'un stylo.

Je te prie donc, pour éviter tout malentendu, de garder ce stylo, car probablement il provient malgré tout de chez toi, puisque tu le reconnais si bien. Je t'inclus donc le

capuchon, que tu avais oublié d'emporter. En espérant que cette histoire fâcheuse n'aura pas de conséquences plus fatales que l'énervement de maman, je demeure ton sincère ami,

Kadi.

PS : J'ai confiance que cette affaire ne détruira pas une amitié aussi fondée que la nôtre.

Roché avait porté une annotation au bas de la lettre : « Lettre apportée – démentie plusieurs heures plus tard par un coup de phone affirmant le chipage. »

De tous les amis de Roché, celui qui nous impressionnait le plus était Marcel Duchamp. Leur très proche amitié remontait aux années de la Grande Guerre. Tous deux avaient été envoyés en mission aux États-Unis pour y plaider la cause de leur entrée dans le conflit. Duchamp avait pour moi tous les traits d'une figure héroïque, y compris la courtoise modestie. Tout ce qui émanait de lui était revêtu d'un halo, celui de l'apôtre d'une approche radicalement autre, superbement ironique et en même temps très structurée, de la réalité et de la création. J'avais quatorze ans lorsqu'il m'initia aux bases mathématiques du jeu d'échecs, dont je le savais maître et où je me sentais son disciple. Plus tard, il me donna à étudier sa « boîte verte », dans laquelle sont réunis, sous forme de dessins, de fiches, d'objets et de textes mystérieux, les éléments constitutifs de *La Mariée mise à nu par ses célibataires, même*.

Janvier 1933 : Hindenburg nomme Hitler à la chancellerie du Reich. Le rêve, cher à mon père, d'une Europe riche des héritages conjugués de Charlemagne et du siècle des Lumières, s'évanouit. Notre refus est

total et immédiat. Selon nous, ce clown mégalomane, qui hurle dans une langue atrocement vulgaire, ne va pas tarder à sombrer. Les Allemands ne sont pas assez stupides…

Faut-il changer notre mode de vie ? Pas trop vite. Helen reste correspondante de mode, la *Frankfurter Zeitung* a toujours besoin d'elle. Franz, protégé par son patron et ami, l'éditeur Ernst Rowohlt, garde son poste de lecteur et de traducteur, même si son « statut » de juif lui interdit d'écrire sous son nom. Ce n'est qu'en 1938, quelques semaines avant la nuit de cristal (le 9 novembre), qu'Helen ira le chercher à Berlin et le mettra dans le train pour Paris.

Je ne savais pas grand-chose de ce « sauvetage ». Helen a dû réépouser Franz pour lui obtenir une autorisation de sortie, ce qui lui a permis d'accepter l'invitation d'Alix de Rothschild de s'installer à Paris. Nous l'y avons accueilli avec un immense soulagement. Helen était restée à Berlin, où elle avait assisté au pogrom de la nuit de cristal, sur lequel elle a écrit, en anglais, pour le *New Yorker*, un de ses meilleurs articles. Quarante-cinq ans plus tard, dans un texte de Franz retrouvé dans les papiers posthumes de son ami Wilhelm Speyer, qui avait gagné l'Amérique en 1941, je tombe sur des passages où mon père évoque ses relations avec son fils cadet. Je cite ceux qui me touchent le plus vivement. Franz est arrivé à Paris la veille et a rejoint son ami et ses fils, mon frère et moi, au café des Deux-Magots. Mais les deux figurines chinoises ne sont plus à leur place habituelle. Comme il s'en étonne, Speyer, qu'il appelle Lothar, se moque de sa curiosité pour des détails insignifiants au moment où il retrouve la liberté et ses enfants. Il écrit :

Le reproche de mon ami ne me semblait pas aussi fondé qu'il pouvait paraître. J'avais voulu détourner l'attention des autres de ce qui me fascinait. C'était le visage de mon fils cadet. Dans ce visage émergeaient, se superposaient et se confondaient, je ne saurais dire comment, toute une gamme de visages antérieurs de ce Gaspard[1] âgé maintenant de vingt ans, celui du temps où il était un minuscule Kaspar, puis un moins petit qui grandissait rapidement. Il y avait celui de l'enfant endormi sur son peignoir de bains, étendu sur le côté, dont les mains retenaient encore le seau, la pelle et le moule, comme celles d'un charretier ivre retiennent les rênes dans son sommeil. De la plage de la station balnéaire sur la Baltique on ramenait le petit bonhomme titubant, âgé de deux ans, dans une voiturette grinçante jusqu'à la maison. Mais déjà le petit visage mincit et s'allonge. La lèvre supérieure s'avance, le nez s'enracine énergiquement dans le front que recouvre le capuchon de sa capote : un gnome escalade la rue du village de la vallée de l'Isar. L'instant d'après il m'apparaît, assis à la table du petit déjeuner, le plus petit des convives, le front dégagé et les cheveux en broussaille, les jambes ballantes, qui jette un regard sous des cils tremblants par-dessus le bord de sa tasse. Et là, tout à coup, surgit un être tout neuf, non pas étranger, mais nouveau, qui lève un bras d'éphèbe avec lequel il fait signe à son père qui débarque sur l'île de Majorque, comme s'il portait le fanion du coureur de Marathon. J'avais été saisi alors d'une bienheureuse frayeur. (Est-ce la même qui me saisit à nouveau ou seulement l'évocation de cette rencontre qui date de six ans déjà ?)

Avant ces retrouvailles trois années s'étaient écoulées au cours desquelles je ne l'avais pas vu du tout. Et avant cela nous n'avions passé ensemble que quelques semaines éparses. Dans le carton que j'ai laissé à Berlin,

1. Il s'agit de Stéphane, dont le troisième prénom est Kaspar.

tendrement rangées, il y a les lettres du petit garçon, puis de l'adolescent, des phrases gaies, d'autres plus mélancoliques, reflets de l'adieu à l'enfance encore proche dans sa respiration continue, mais la plupart du temps stimulantes, en allemand et en français, avec des dessins explicatifs et des photographies (trop vite attirées vers des yeux avides). Mes réponses n'avaient pas pu être aussi satisfaisantes que les lettres de Kaspar et de Gaspard. Mais l'ermite et le collectionneur que j'étais avait trouvé pâture dans cette accumulation de signes de vie. Serai-je à la hauteur, aujourd'hui, de cette vie dont j'ai recueilli si fidèlement les manifestations ? Telles étaient les questions qui montaient en moi à présent dans le clair-obscur du café. Elles étaient là déjà lorsqu'à l'âge de quinze ans l'adolescent m'avait fait signe, sa silhouette de messager se détachant sur le fond du port, avec la ville de Palma étincelante au-dessus. Et cependant au même instant m'apparaissait l'être minuscule confondu avec les jouets de sa chambre. Et qui redevient aussitôt le petit garçon qui accourt vers moi en montant le chemin qui mène à la porte du jardin. Avec ses genoux d'enfant au-dessus des socquettes qui retombent sur les chevilles, il s'éloigne en courant pour ramasser les feuilles tombées sur son chemin à lui, et se retourne avant de disparaître derrière les arbres, et crie : au revoir !

Les vacances à la pointe nord-est de l'île de Majorque que ce texte évoque précèdent de peu la fin de ma scolarité. En 1933, à l'âge de quinze ans, je suis reçu au baccalauréat de philosophie. Je n'ai aucune idée ou presque de la voie que je veux suivre. L'architecture m'attire, et aussi la diplomatie. Tout dépendra de l'évolution des tensions internationales. Il s'agit d'abord de troquer mon passeport allemand contre un passeport français. Tant que Hitler est au pouvoir, l'idée de rentrer en Allemagne me fait horreur. En attendant, il faut

fêter mon succès scolaire par des vacances avec mes camarades.

Berkowitz et Wiazemski m'embarquent, non plus, comme les années précédentes, sur le Tarn ou la Vézère, mais en Espagne, sur l'Ebre. Je garderai de cette expédition un souvenir chatoyant : les dernières images d'une Espagne qui va devenir, deux ans plus tard, le théâtre d'un conflit où se jouera l'équilibre entre les démocraties et les fascismes, une Espagne héroïque et meurtrie que cette descente de l'Ebre à travers la Navarre, l'Aragon et la Catalogne m'aura rendue si sensible, tellement mangée et bue, humée et entendue.

À mi-chemin entre Miranda et Tortosa, nous fendons la coque de notre canoë dans le déversoir d'un barrage. Hébergés trois jours durant dans la maison du gardien, qui nous a fraternellement offert l'hospitalité, nous nous nourrissons de fruits et de pois chiches et apprenons à boire à la régalade. Le troisième jour, notre embarcation réparée, nous repartons. Nous laissons rapidement derrière nous les rudes paysages de l'Aragon, pour gagner les parages tout à coup méditerranéens de la Catalogne, pins et oliviers reflétant une lumière plus libre. Puis nous doublons le cap, entre Port-Bou et Port-Cerbère, et rembarquons notre canoë sur le train, à quelques kilomètres du lieu où, huit ans plus tard, Walter Benjamin va se donner la mort.

Au retour, je trouvai Helen effondrée, le visage tuméfié. Une phase tourmentée de ses relations avec Roché avait commencé au début des années trente, années d'espoirs et de déceptions, de refus et de reprises, qui devaient se terminer par une rupture assez morbide. Ce jour de juillet 1933, Helen avait découvert à la fois que Roché s'était secrètement marié avec Germaine et qu'il avait un fils. Elle ne supporta pas ce long mensonge

et il y eut une scène d'une rare violence. Elle l'avait menacé d'un revolver et, saisi de panique, Roché avait eu recours à la boxe pour se dégager. À l'issue de cette scène, elle décida de ne plus jamais le revoir. Ce à quoi elle s'est rigoureusement tenue.

C'est durant cette période que j'ai l'idée enfantine de rédiger un manuel d'histoire et géographie imité du « Mallet et Isaac » et du « Schrader et Gallouédec ». L'ouvrage, un gros cahier vert enrichi d'illustrations, de cartes et d'encarts, traite de l'archipel Hesselland, un groupe d'îles dont chacune porte le nom d'un membre de la famille ou d'un ami de l'école. Sa dernière mise à jour retrace l'épisode au cours duquel l'île de Pedroland, celle d'Henri-Pierre Roché, disparaît, engloutie par un raz de marée. Je clôture ainsi la grande passion de ma mère.

III

Initiations

J'arrive à Londres en octobre 1933, à la découverte d'un pays qu'Helen a toujours aimé. Elle y passe quelques jours avec moi, puis m'installe chez son cousin Frank, père de deux vrais petits Anglais roses et sportifs, Basil et Jonathan. Dans le jardin de sa maison, près de Croydon, j'apprends à jouer au cricket.

J'ai le sentiment d'avoir échappé au « continent », où l'atmosphère est lourde, où Helen balance entre rage et peine, où les réfugiés juifs, qui affluent d'Allemagne, diffusent des nouvelles à faire froid dans le dos, où circulent les premiers récits sur ces lieux qu'on appelle déjà « camps de concentration » mais dont on comprend mal le fonctionnement. Un ami d'Helen, Hulchinski, qui est resté quelques semaines à Buchenwald et a pu monnayer sa libération, n'en parle qu'à voix basse quand nous le revoyons, lors de son passage à Paris, sur le chemin des États-Unis : « Les coups, dit-il, toujours sur la tête. »

Je laisse tout cela derrière moi. Ici, sur cette île, je suis libre, je suis seul. J'ai conscience aujourd'hui de tout ce que m'a apporté cette année anglaise : l'apprentissage d'une troisième langue vivante, qui va me devenir rapidement aussi familière que l'allemand et le français ; l'immersion dans l'univers britannique, en

pleine adolescence, tous les sens en éveil. J'ai tout de suite aimé Londres, cette royale capitale que je suis heureux d'avoir parcourue, dévorée, explorée, avant que la guerre ne la mutile, telle que la décrivent Charles Dickens et Henry James. J'y ai cultivé plusieurs manies qui m'ont accompagné tout au long de ma vie : les longues promenades, diurnes et nocturnes, à travers la ville ; l'investigation systématique des transports publics, autobus à impériale, métro, réseau suburbain ; l'apprentissage par cœur de poèmes anglais, allemands et français, que je me récitais à mi-voix en longeant la Tamise.

Avec un père poète et une mère enthousiaste « passeuse » de l'émotion poétique (elle a laissé à sa mort des dizaines de cahiers où elle avait recopié les strophes de ses écrivains préférés), je concevais la poésie comme la dimension spirituelle qui justifiait la vénération, comme j'aurais pu concevoir la religion dans une famille croyante. Franz nous lisait des passages de sa traduction d'Homère, Helen nous faisait apprendre des vers de Rilke et de Hölderlin. Dès notre arrivée en France, Ulrich et moi avions monté des spectacles autour de fables de La Fontaine ou de scènes de Molière, de Corneille et de Racine. Dans *Le Misanthrope*, j'étais Philinte, le souple, et lui Alceste, le rigoureux. J'avais appris « Le corbeau » d'Edgar Poe et je me le récite encore aujourd'hui, avec un sanglot dans la voix à l'antépénultième strophe, où l'oiseau noir dénie au poète tout espoir de retrouver sa bien-aimée dans l'au-delà.

Au fil des ans ma mémoire s'est chargée de centaines de poèmes dont les strophes surgissent au moindre appel, sans que j'aie à faire effort pour les enchaîner. Ce n'est pas moi qui les cherche au fond de mon cerveau, ce sont elles qui s'empressent l'une après l'autre. Cela vaut pour mes trois langues et me rend un peu

ridicule, je le sais, non seulement à cause de ma propension à solliciter des auditoires pour mes récitations, que j'ai du mal à écourter, mais aussi du fait de l'émotion qui m'envahit, et que je sais mal cacher, dès qu'un vers atteint un certain degré de charge poétique, comme un vin atteint un certain taux d'alcool. Il m'est arrivé aussi de faire des vers et de les adresser à de belles dames, mais sans en obtenir les faveurs espérées.

Cette année londonienne ne se réduisit pas à parcourir la ville en me récitant des sonnets de Shakespeare. J'étais inscrit à la London School of Economics, dont je suivais les cours assez irrégulièrement. Je consacrais plus de temps aux séances de cinéma du matin, qui, moins chères que celles de l'après-midi, ne coûtaient que 10 pence. Mes professeurs préférés enseignaient l'histoire de la diplomatie. Un art qui, exercé par des Anglais, paraissait subtil et efficace. Mais j'y ai rencontré aussi Harold Laski et Arthur Koestler : le premier, hardi et convaincu que l'économie était à construire ; le second, sombre et prévoyant la déchéance de l'homme. Je sentais bien qu'ils avaient raison tous les deux, mais j'étais plus séduit par l'analyse de Laski. Je pensais qu'une meilleure connaissance de l'économie doit permettre de faire évoluer les sociétés humaines vers plus de justice et de liberté.

À vrai dire, mes relations avec la politique sont alors superficielles. Celles que je noue avec la mythologie grecque sont bien plus accaparantes. Je passe des matinées derrière les vitraux gothiques de la Guildhall Library, au cœur de la City, à en compulser les textes essentiels et je reconstitue minutieusement la généalogie des dieux, des héros et des rois de la Grèce ancienne à partir des